PQ
2428
.S6B5
1902
V.1

Silvestre.

Contes incongrus.

U d'/of OTTAWA
39003003295309

ME

PRIX EXCEPTIONNEL : 10 CENTIMES

Bibliothèque des aventures gauloises

par

ARMAND-SILVESTRE

Contes incongrus

LIBRAIRIE CONTEMPORAINE

PARIS — 8, rue Saint-Joseph, 8. — PARIS

LES GLOIRES LITTÉRAIRES DU MONDE

Rendre accessibles à tous les plus beaux joyaux formant la couronne des maîtres renommés et des écrivains les plus célèbres du monde entier, tel est le but que nous nous sommes proposé en constituant la nouvelle collection des **Chefs-d'œuvre de la Littérature universelle** réunissant en vingt volumes, sous une reliure charmante, la substance des œuvres importantes jouissant de la plus haute réputation, en France et à l'étranger, et qui font depuis longtemps les délices des lettrés et des érudits.

Unissant l'extrême bon marché à la qualité des œuvres qui la composent, cette collection de **soixante extraits des Chefs-d'œuvre de la Littérature universelle** est livrée tout de suite par nous, au prix extrêmement réduit de soixante francs, avec une élégante reliure en toile rouge, papier Annonay, ornements et titres en or.

C'est une économie sans pareille ; il faudrait une dépense au moins triple pour acheter séparément, dans une autre édition, la totalité des œuvres qui composent notre collection. De plus, désireux d'en faciliter à tous l'acquisition, à tout le monde indistinctement nous accordons

VINGT MOIS DE CRÉDIT

Livraison immédiate. Recouvrements sans frais soit la facilité de payer à raison de **3 fr. par mois**, et une

PRIME ENTIÈREMENT GRATUITE

consistant en une exquise montre de dame, un ravissant bijou qui fera certainement les délices de toutes nos aimables lectrices.

En effet, la

MONTRE POUR DAME

que nous offrons

POUR RIEN

possède toutes les qualités qu'on doit exiger d'un objet qui remplit un double but ; utilité et charme. Notre montre, très mignonne, de 11 lignes 1/2, est à remontoir avec mouvement doré, échappement à cylindre, 8 rubis, mise à l'heure au pendant, très élégamment conditionnée, sortant d'une des premières usines de France, garantie pendant plusieurs années, comme solidité et marche. Cette montre est complètement en argent contrôlé, avec cuvette forte ornée d'un joli motif finement gravé, bélière ovale, cadran en émail et aiguilles damasquinées. La boîte est ornée d'un charmant écusson style Louis XV préparé pour recevoir les initiales.

Cette montre, dont la valeur commerciale n'est pas inférieure à 30 fr., nous l'offrons gracieusement, persuadés qu'elle sera un souvenir durable pour qui la possédera et que sa jolieuse ajoutera à la joie de la recevoir.

Tous ceux qui nous ont lu n'hésiteront pas à nous faire leur demande sans aucun retard. Toute la collection de livres et la prime sont livrés dans les huit jours qui suivent la demande. Les recouvrements d'argent, échelonnés pendant vingt mois, sont présentés à domicile sans aucuns frais. Nous ne demandons rien d'avance, notre confiance repose sur la valeur des marchandises que nous offrons.

TITRES DES SOIXANTE OUVRAGES

Extraits des Chefs-d'Œuvre du siècle

I. J. Fièvée, **La Dot de Suzette** ; X. de Maistre, **Expedition nocturne** ; B. Constant, **Adolphe**. — II. Douglas Jerrold, **Dans l'alcôve** ; Capitaine Marryat, **Le Vaisseau Fantôme** ; Beecher-Stowe, **La Case de l'oncle Tom**. — III. Stendhal, **Le Philtre** ; Hégésippe Moreau, **La Souris blanche** ; Frédéric Soulié, **Le Lion amoureux**. — IV. Casanova, **Mon évasion** ; Touchard-Lafosse, **Chronique de l'opéra** ; Arnault, **Un Exilé sous la Terreur**. — V. Charles Dickens, **Olivier Twis** ; Georges Eliot, **La Conversion de Jeanne** ; Georges Gorkow, **Bohêmes et Gypsies**. — VI. Chateaubriand, **René** ; Mme de Genlis, **Mademoiselle de Clermont** ; Stendhal, **L'abbesse de Castro**. — VII. Nicolas Gogol, **Tarasa Bulba** ; Tourgueneff, **Récits d'un chasseur** ; Pouchkine, **La Fille du Châtelain**. — VIII. L. Figuier, **Le Savant des Pyrénées** ; F. Soulié, **Les Compagnons du Tour de France** ; F. Soulié, **Une tuerie de Cosaques**. — IX. Walter-Scott, **Le Nain noir** ; Capitaine Mayne-Reid, **Le Doigt du Destin** ; Tackeray, **Les Traquenards parisiens**. — X. Gérard de Nerval, **Femmes d'Orient** ; Jacques Arago, **Promenade autour du monde** ; Levaillant, **Au Pays de l'Ivoire**. — XI. Dostoiewski, **L'Honnête voleur** ; Bulwer-Lytton, **Le Maître d'école assassin** ; Fenimore Cooper, **Le Corsaire rouge**. — XII. A. Morellet, **La Fin d'un siècle** ; Augustin Thierry, **Les Fils de Chloter** ; Pouqueville, **Prisonnier chez les Turcs**. — XIII. Rangade, **Lella** ; Vacano, **Les Disciples de Barnum** ; Alfieri, **Mémoires d'un Italien**. — XIV. Mme Cottin, **Elisabeth** ; J.-N. Rouilly, **Les Diamants faux** ; Gérard de Nerval, **Sylvie**. — XV. Bret-Harte, **Au Pays des Placers** ; Edgard Poe, **L'Assassinat de la rue Morgue** ; J. Haberton, **Les Bébés de ma sœur**. — XVI. Paul Heise, **Deux prisonniers** ; Hachlander, **La Caserne allemande** ; E. Ebers, **La Princesse d'Egypte**. — XVII. Picard, **Les Mariages d'Eloi** ; Victor Ducange, **Le Médecin confesseur** ; Dupray-Duminil, **L'Enfant de la Forêt**. — XVIII. Walter Scott, **Ivanhoé** ; Charles Dickens, **Le Magasin d'antiquités** ; J. Grantz, **La Dépêche secrète**. — XIX. Hoffmann, **La Fiancée en loterie** ; Berthold Auerbach, **La Fille aux pieds nus**. W. Meinhond, **La Sorcière de quinze ans**. — XX. W. Irving, **Les Chercheurs de trésors** ; Fenimore Cooper, **Bas-de-Cuir et Mohicans** ; Longfellow, **La Fiancée du Missionnaire**.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'adresser de suite la Collection complète des **Soixante Ouvrages extraits des Chefs-d'œuvre du siècle**, en vingt volumes reliés, pour le prix de **soixante francs**, que je paierai à raison de **trois francs** par mois jusqu'à complète libération. L'envoi sera accompagné de la Prime Gratuite : Une Montre de Dame (11 lignes 1/2) en argent avec écusson.

Nom et prénoms.....

Qualité ou profession.....

Rue.....*à*.....

Départ.....*Gare la plus proche*.....

Le.....*190* Signature

L'indication de qualité ou profession est de rigueur. — Détacher ce Bulletin et l'adresser à la

LIBRAIRIE DES CONNAISSANCES UTILES, 8, rue Saint-Joseph, PARIS

CE

GUST. LEFEBVRE
19, rue de Groeningue, 19
BRUXELLES-OUEST

Contes incongrus

NOV 28 1969

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BIBLIOTHÈQUE DES AVENTURES GAULOISES

ARMAND SILVESTRE

Contes incongrus

PARIS

LIBRAIRIE CONTEMPORAINE

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

1

[1909]
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

L'ANGUILLE IMPERTINENTE

CONJECTURES — MAMILLANA

LE BON VOISIN

LE BOUQUIN -- VENT COULIS

AÉROSTAT

PQ
2428
.S6B5
1902
v. 1

L'ANGUILLE IMPERTINENTE

I

Quand je vis que c'était de larmes véritables que mon tant précieux ami Cadet-Bitard précipitait l'absinthe que le garçon venait de lui servir, et d'une si abondante douleur que l'émeraude liquide, tout à l'heure frémissante dans son verre, sensiblement tournait au potage Saint-Germain, malgré que la discrétion me soit une qualité naturelle, je lui demandai la cause de son chagrin en lui serrant affectueusement la main.

— Jamais je ne me consolerai, me dit-il, de n'avoir pas épousé mademoiselle Virginie!

— Encore un mariage manqué! insistai-je. Console-toi d'avoir perdu la femme en te rejouissant d'avoir gardé l'aimable profession de célibataire.

— Tout cela, poursuivit le mélancolique consommateur, c'est la faute à Pédrequin et ce m'est une bonne leçon pour ne plus fréquenter à l'avenir la mauvaise compagnie. Non pas qu'Aristide Pédrequin soit un méchant garçon le moins du monde! Mais son père a été huissier et ces choses-là sont indélébiles. On les a dans le sang. La société a beau envelopper ses huissiers d'une menteuse estime en guillotinant ceux qui purgent la terre de ces monstres et en les acquittant eux-mêmes quand ils assassinent leur prochain, tout ce qui les a touchés de près ou de loin porte toujours malheur au reste de l'humanité. Aussi, j'aurais dû remarquer, tout de suite, qu'Aristide Pédrequin avait le mauvais œil. Il ne pouvait jamais s'asseoir sur une chaise sans la briser.

— Mais où donc ton Pédrequin portait-il son mauvais œil?

— Ce n'est pas le moment de rire. Ce misérable a également brisé ma destinée.

— Mais pas en s'asseyant dessus?

— Non! En me faisant jouer un rôle ridicule dans la maison de ma future belle-mère. Cet encrotté des protêts originels est ce qu'on appelle un boute-en-train. On le consulte quand on veut bien s'amuser. Il passe pour avoir des inventions drôles et ne se promène, dans le monde, qu'avec

des surprises plein ses poches. Il réédite volontiers les vieilles charges des ateliers dans la bonne société. On s'y ennuie tant qu'on les lui pardonne. Bien qu'on fût collet monté chez la baronne Bitteau des Rillières, la mère de cette adorable Virginie, je ne crus pouvoir mieux faire que de me conseiller auprès de Pédrequin sur la façon d'y amener un peu de gaieté. On y devait donner une petite fête costumée, précisément, en l'honneur de nos fiançailles. J'avais une envie formidable de me déguiser en diable.

— Avec des cornes sur le front? déjà?

— Ce n'est pas, à vrai dire, ce qui me séduisait le plus dans cette tenue. Mais la queue! La queue avec laquelle je ferais des effets comiques, une belle queue terminée par une houpette dont je chatouillerais, en dansant, le cou des demoiselles et dont j'époussèterais les fauteuils, quand quelque vieille dame viendrait de s'en lever. Je consultai Pédrequin. Il trouva l'idée un peu vieux jeu. — « Va pour un diable! me dit-il, mais laisse-moi te chercher un accessoire plaisant. La petite mascarade a lieu mardi soir? Je passe la journée de lundi à la campagne. Mais je serai à toi mardi matin. Je crois que j'ai trouvé. Procure-toi toujours la défroque de ton Satan! » Et Aristide disparut en se frappant le front.

Chez le costumier V. Salez et Cie, je trouvai bien un maillot complet de diable, et d'un vert fulgurant. Le tout m'allait bien, sauf les pieds qui étaient trop petits. — « Voilà qui est fort simple à arranger, fit le commis qui me l'essayait. Nous le pouvons cou-

per au-dessous du genou. Vous en serez quitte pour porter des bas à votre mesure et de même couleur. On pourrait même en teindre une paire à vous. » J'acceptai. Le costume comportait une longue queue bourrée de crin. Je l'achetai et le fis porter chez moi, après l'avoir fait amputer comme il avait été convenu, si bien qu'il eût fait un justaucorps merveilleux pour un cul-de-jatte.

Fort exactement, Aristide arriva le mardi matin, tenant dans sa main quelque chose qui frétillait dans une serviette. Il en tira une façon de serpent qui me fit pousser un cri d'horreur. — « C'est une anguille que j'ai pêchée hier à Meulan, me dit-il, et qui va nous rendre un fier service. — Mais je ne l'aime pas! — Aussi ne s'agit-il pas de la manger, mais bien de l'insinuer vivante dans l'étui naturel que forme la queue de ton déguisement. » Je protestai! L'idée du voisinage de cette horrible bête en un pareil endroit me faisait froid dans le dos... et même plus bas. Mais Pédrequin me sermonna. Ce serait si comique de voir cette queue de diable s'enrouler en tous sens, monter, descendre, se tordre en spirales... j'aurais un succès fou. Je le priai alors de vouloir bien mettre la tête de l'anguille dans le petit bout de l'appendice. Mais il m'objecta que cela fausserait tous les mouvements. On me préserverait des intimités glaciales de son contact avec un tampon. Et Pédrequin commença de débourrer l'objet (ce n'est pas l'anguille que je veux dire, mais la gaine où il l'allait fourrer), puis il y insinua à grand'peine l'animal récalcitrant, auquel il mit enfin un masque d'étoupes, une fois qu'il fut

parfaitement entré. Il faut être franc. L'effet était pyramidal. Ce tortillement avait quelque chose de vraiment diabolique. Peut-être l'anguille serait-elle un peu moins vivace le soir, mais en la pinçant! Ces reptiles ont la vie presque aussi dure que les huissiers! Je remerciai avec effusion Pédrequin. J'allais certainement produire une impression d'hilarité et cela ne pouvait qu'avancer mes affaires auprès de mademoiselle Virginie qui, de naturel, était gaie comme un moineau franc. — « Je viendrai t'aider à t'habiller! » me dit Aristide en me quittant.

II

Les apprêts de la fête étaient vraiment admirables. Ça sentait les truffes dans toute la maison. Saint Antoine n'y eût pu retenir auprès de lui son docile compagnon. La baronne se devait mettre en cantinière : « Les Bitteau des Rillières, fit-elle, ont toujours été de tempérament belliqueux. » Mais je me fichais un peu de la cosse où s'allait fourrer ce vénérable pois. Le costume que devait porter Virginie m'intéressait bien davantage. J'en connaissais par avance, et grâce à elle, le menu : une laitière Louis XVI, une des jolies petites laitières de la vacherie de Trianon! Corsage bas et jupe courte. J'en allais voir plus que je n'en avais jamais vu, plus bas que le larynx et plus haut que la cheville! Et je dévorai, par impatience et d'imaginaires

regards, ces jolis petits nénés de vierge dont la fermeté savoureuse m'avait effleuré quelquefois ; ces délicieux mollets ronds qui n'avaient passé dans mon rêve que devant le rapide marchepied des voitures, par d'aimables jours de pluie! Je me pourléchai gloutonnement de toutes ces friandises amoureuses. Et je me disais que tout cela ne serait encore qu'un hors-d'œuvre du grand repas où je serais convié plus tard. La blancheur des nappes devinait celle des draps conjugaux grands ouverts devant mes impatiences d'époux. O ravissante laitière ! De friponnes idées de nourrisson me passaient dans le cerveau. — « Au point où nous en sommes, m'avait dit la baronne, vous viendrez vous habiller à la maison. Je vous ferai préparer une chambre pour cela. » J'avais accepté avec une reconnaissance infinie. Sous le même toit que Virginie, à la même heure, j'allais dépouiller les ridicules uniformes de la réalité pour les habits divins de la fantaisie ! Quelques cloisons entre nous seulement ! Et j'enviai les clowns des cirques qui s'élancent à travers des cerceaux. Que ne pouvais-je ainsi crever ces murailles pour venir tomber aux pieds de ma bien-aimée, au moment même où l'image d'Eve passait entre ses deux costumes, celui de la vie banale et celui du caprice!

Je transportai donc ma défroque à l'hôtel des Rillières. Dans le fiacre l'anguille fit les cent coups. Elle me gifla deux ou trois fois à m'écraser la tête contre les vitres des portières. Mais je lui sifflai la marche des Tartares de Chérubini, et cela lui donna sans doute à réfléchir, car sa tenue pendant

le reste du voyage fut infiniment meilleure. Il fallait entourer de mystère l'admirable invention de Pédrequin. Je me glissai donc furtivement dans la pièce qui m'était destinée, après avoir enveloppé mon colis d'une limousine qui n'en laissait deviner ni la forme ni le contenu. Sous mon pantalon, j'avais déjà mis mes bas verts où mes nobles jambes prenaient des aspects de bronze florentin.

Le verrou fermé, je résolus d'essayer mon costume avant le dîner, pour me voir dedans d'abord et aussi pour m'habituer à le porter gracieusement. Je m'engainai donc dans ce qui restait du maillot. Le coup d'œil au miroir me fut rassurant. J'étais tout simplement admirable. Une sensation terrible de froid dans les hautes chausses me fit soudainement pousser un petit cri. L'anguille avait avalé le tampon qui la séparait de moi. Avait-elle pris l'ambitieuse devise *Quo non ascendam!* Mais je dus pincer terriblement mon sourire pour l'empêcher de se déguiser elle-même, à son tour, en clystère. Ce que je fis la petite bouche devant cette menace! Pédrequin entra à ce moment. Il m'aida à me tirer de cette fréquentation dangereuse. La bête ambitieuse fut refoulée, et, cette fois, c'est un véritable bouchon que nous cousîmes au point précis qu'il importait de barricader. Mes cornes furent redorées à neuf et aussi le trident sur lequel je me devais appuyer en marchant.

III

On m'avait recommandé d'être exact, les salons ouvrant à dix heures précises. Cet animal de Pédrequin qu'on avait eu l'imprudence d'inviter à dîner, comme mon ami, commença par me faire perdre deux heures à fumer des cigares. Impatienté, je commençai à me coiffer moi-même, tout en pensant qu'au même instant peut-être, mademoiselle Virginie ramassait ses admirables cheveux sous son joli petit bonnet. Puis je retirai ma chemise, m'imaginant encore que, par une muette sympathie, elle en faisait autant. Il était dix heures moins cinq. A ce moment Pédrequin éternua si formidablement que du coup il éteignit les deux bougies qui servaient à ma toilette. Fatalité! nous n'avions ni l'un ni l'autre d'allumettes sur nous. « Je vais en chercher, me dit-il, ou rapporter de la lumière. » Il disparut; dix heures venaient de sonner. L'anguille elle-même s'ennuyait et frappait de grands coups par terre, où mon costume était tombé, entraîné par ses convulsions. Pédrequin ne revenait toujours pas et j'étais dans une complète obscurité. Dix heures et demie. Pas de Pédrequin! Mais j'entendais des voitures roulant, puis s'arrêtant dans la cour. Le flot des invités. Et j'avais promis à mademoiselle Virginie d'être le premier descendu. Moi, le futur gendre! C'était convenable, congru! absolument nécessaire! Bourrique de Pédrequin! Le

salon serait plein quand je ferais mon entrée. Onze heures ; j'entendais les violons. Impossible cependant d'aller courir moi-même après des bougies dans la tenue où j'étais ! Ah ! ma foi, tant pis ! je compléterai ma toilette à tâtons. Les manches, c'était bien les manches. Cric, crac, j'enfilai tant bien que mal le maillot et je me précipitai.

Un effroyable cri d'horreur salua mon apparition. Toutes les dames se voilèrent la face et les messieurs m'insultèrent horriblement.

— Si j'ai jamais rien vu de pareil, que la tarte me pète... non ! que la tête me parte ! s'écria l'excellente madame d'Estourville, l'indulgence même cependant.

Des laquais m'empoignèrent et me jetèrent dehors. J'y trouvai Pédrequin qu'achevait de rosser le cuisinier qui l'avait surpris auprès de sa femme. Tout moulu de coups, l'animal n'en éclata pas moins de rire. Je reçus, moi-même, sur le nez, un formidable coup de lanière. C'était l'anguille ! Dans l'ombre et dans ma précipitation, j'avais passé le maillot à l'envers.

Et Cadet-Bitard, d'un nouveau déluge de larmes, acheva si bien son absinthe qu'on eût dit, dans son verre, un petit paysage de Trouilleber.

DROLERIES

Derrière l'éventail, madame J. et madame Z. causent de leur meilleure amie.

— Avez-vous vu sa dernière toilette ! cela doit être ruineux des falbalas comme ça !

— Peuh ! allons donc ! c'est comme l'impôt... C'est payé par tout le monde !

*
* *

On mène Bébé à l'église ; le suisse en culotte l'impressionne surtout.

— Oh ! maman ! regarde ! il a mis un pantalon à manches courtes !.

*
* *

Calino désire une place dans une grande administration ; mais le réglement exige que tout employé ait vingt et un ans révolus.

— Quel âge avez-vous ?

— J'ai vingt ans, monsieur.

— Ah ! cela ne fait pas l'affaire alors.

— Pardon, monsieur, je n'ai pas vingt et un ans, c'est vrai, mais censément je les ai... Ma mère a fait une fausse couche un an avant ma naissance.

*
* *

Un Auvergnat fraîchement débarqué à Paris, examine les étalages de comestibles.

— Qu'est-che que ch'est que cha ?

— Une tortue... c'est très bon pour faire la soupe.

L'Auvergnat prend la bête, la retourne :

— Est-che que vous vendez la boîte avec?...

CONJECTURES

I

Dans la plus jolie rue de Bâle, à sa fenêtre donnant sur cette jolie rue, madame veuve Merminod poursuit l'œuvre pénélopéenne qui charme ses solitaires loisirs, un magnifique paysage en tapisserie au petit point destiné à couvrir une causeuse du salon. Sous ses doigts blancs et grassouillets d'aimable trentenaire, le ciel d'un bleu fade s'est déjà chargé de petits nuages gris, un vol de pigeons

s'abat sur le clocher et se dessine, au sommet de celui-ci, l'horloge sans laquelle la nature helvétique ne se comprend pas. Des montagnes, au fond, bien entendu et des vaches au premier plan devant qui un pasteur joue de la musette. C'est exquis, positivement. Comme presque toutes les maisons en Suisse, en Belgique et en Hollande, celle de la veuve est pourvue d'un miroir oblique à l'extérieur, lequel permet aux habitants de voir, de loin, sans se déranger, ceux qui leur viennent rendre visite et de ne pas ouvrir l'huis aux importuns. Pourquoi n'avons-nous pas cela en France? C'est donc pour faire croire aux autres peuples que nous sommes tous amusants ou que nous n'avons jamais de créanciers? Et les *débteurs et emprunteurs*, que tant louait Panurge, sont-ils donc morts sans postérité, et aussi ce délicieux M. Dimanche, de Molière? Le fait est que cette invention est la plus ingénieuse du monde. Elle supprime le concierge, ce qui est un inestimable bienfait. Enfin elle fournit, aux dames sédentaires, une économique et continuelle distraction.

Ainsi, madame Merminod ne perdait aucune des allées et venues des promeneurs fréquentant la voie que bordait son immeuble. Elle connaissait leurs habitudes et s'inquiétait des moindres dérangements survenus dans celles-ci. Le café des Rois-Mages n'était pas loin de l'autre côté de la rue. Il était fréquenté par la bonne bourgeoisie et ce lui était un innocent plaisir d'en voir arriver, un à un, vers la cinquième heure du jour, les habitués. Elle connaissait presque tous ceux-ci par leurs noms.

Elle se renseignait discrètement dans le quartier, sur les clients nouveaux. Aussi participait-elle de loin, sans en respirer les tabagies, à cette vie d'estaminet si fort entrée dans les mœurs provinciales du monde entier. Et, au retour, c'était la même chose. Elle devinait, à leur air joyeux, ceux qui avaient gagné au tric-trac et, à leur mine renfrognée, ceux qui avaient pris une culotte au domino. C'était très amusant, surtout pour une pauvre créature dont la jeunesse n'avait pas été précisément très gaie. Feu Merminod (que Dieu ait son âme, c'était à peu près tout ce qu'il avait) n'avait pas été un méchant mari. Ça n'avait même pas été un mari du tout. La nature l'avait si mal doué de son plus précieux don, qu'il aurait pu passer, auprès de sa femme, pour un pur esprit. Rien! rien! rien! Ah! toutes les nuits n'avaient pas été drôles. Car, sous son air honnête et sincèrement dévot de huguenote, la veuve avait caché d'ardentes passions et n'avait pas pris un époux uniquement pour s'entendre lire la Bible. » Fais le bien tous les jours! » dit d'ailleurs ce saint livre, dans la traduction protestante. Merminod ne le faisait même pas une fois l'an! L'épouse honoraire ne s'était pas résignée sans un fort mouvement de mauvaise humeur. Elle avait pleuré le mort tout de même, mais sans conviction et en se disant que, si Dieu était juste comme il a tenté de s'en faire la renommée, il lui devait bien une revanche conjugale. Mais les fiancés de son monde étaient rares, à Bâle, comme partout. C'est les ardeurs de son imagination qu'elle tentait de calmer, en tapissant comme une possédée, tout en

suivant de l'œil les faits et gestes des consommateurs du café des Rois-Mages.

— Ah! monsieur de Labadens! fit-elle toute seule, en voyant un grand bel homme s'engager dans le chemin familier. Il est en retard de cinq minutes aujourd'hui.

Or, M. de Labadens, au lieu de gagner le trottoir opposé, celui où était sis l'estaminet, disparut soudain de la rue en obliquant vers le trottoir même de la maison. Son image s'envola du miroir, et, en se penchant sur celui-ci, la veuve dut conclure que c'était devant son huis même qu'il s'était arrêté. Venait-il donc faire une visite dans la maison? Deux locataires seulement en se comptant elle-même. C'était la voisine d'en haut, sans doute, à qui il allait rendre cette visite. Tiens! Elle n'avait jamais ouï dire qu'ils se connussent. Au reste, elle entendrait bien sonner d'en bas, puis monter l'escalier.

Eh bien, pas du tout. Elle n'entendit ni sonnette, ni pas. Sa surprise fut extrême, et, sa curiosité étant poussée à bout, elle jeta le canevas à terre, y laissa rouler les pelotons de laine et ouvrit la fenêtre pour regarder au-dessous. Mais elle la repoussa bien vite, en exhalant un formidable : Ah!

II

Peut-être le moment serait-il venu de vous présenter ce M. de Labadens dont j'ai l'air de faire

mon Dieu. Un Dieu, non, mais un héros : un des Cent-Suisses qui, en 1830, avaient tenté de défendre la légitime monarchie contre tout le peuple français. Car j'ai omis de vous dire que l'aventure se passe en 1831, un an après ce politique événement. Le gentilhomme avait regagné son pays, réintégré sa ville natale et était actuellement un des clients les plus froids des Rois-Mages. Il y décrottait les verres de bière comme pas un, mais non sans leur faire une oraison funèbre avec les panaches de fumée qu'exhalait sa haute pipe de porcelaine. Pas tout jeune, mais de conservation rassurante, avec une belle stature et infiniment de virilité douce dans le regard, l'air très militaire et une paire de moustaches où la mousse des chopes accrochait des goémons. Plein de courtoisie auprès des dames, M. de Labadens n'en avait pas moins des habitudes invétérées de célibataire. Très peu mondain, au demeurant.

Aussi ce n'était pas du tout une visite qu'il allait faire en se rapprochant de la porte de la maison où madame veuve Merminod achevait son paysage Celle-ci avait justement remarqué qu'il était en retard. Aussi n'avait-il pu prendre, en sortant de chez lui, une précaution, cependant bien nécessaire dans une ville où les hydrauliques hôtelleries de M. de Rambuteau sont absolument inconnues. C'était le contraire d'une soif vive qui avait poussé l'ancien soldat vers cette oasis d'ombre pour y faire absolument l'inverse de se désaltérer. Je ne sais si je me fais bien comprendre. C'était un homme prudent qui ne voulait pas arriver à la brasserie avec

la vessie encombrée. Il avait cédé à une nécessité, d'une part, et à une précaution, de l'autre. Combien n'ont pas cette double excuse dans la vie!

Méthodiquement, une fois se croyant à l'abri des regards indiscrets, il avait ouvert la boutonnière de gauche du pont de sa culotte, — car vous savez qu'en ce temps-là, les culottes à pont étaient à la mode, — et cette demi-mesure lui avait suffi pour donner cours à son intention et passage à ses moyens d'action. C'est ceux-ci que la veuve avait aperçus, ce qui lui avait fait refermer si vivement la fenêtre, en poussant un Ah! qui tenait peut-être tout autant de l'enthousiasme que de l'indignation. Les révoltes de la pudeur ne sont pas toujours sans charmes. Rien n'est plus doux que d'être scandalisé par un spectacle dont on est innocent.

M. de Labadens avait entendu le mouvement de la croisée, ce qui lui avait coupé net l'inspiration... heureusement, rien de plus! Instinctivement, il avait rentré en lui-même tout ce qui en était sorti, et avait refermé la boutonnière indiscrète. Mais il était demeuré sur son désir et s'était résolu d'attendre un moment pour en poursuivre de nouveau la satisfaction. Le temps psychologique écoulé, il rabattit donc, de nouveau, un des côtés de son pont-levis, mais l'autre, précisément, le droit. Les poètes ont quelquefois de ces fantaisies.

III

Or, dans ce temps cependant fort court, un véritable travail s'était fait dans le cerveau de la veuve. Ayant ramassé sa tapisserie et ses pelotes, elle s'était remise en observation devant le miroir. Elle ne pouvait manquer d'y voir, dans quelques secondes au plus, l'arroseur improvisé, traversant la rue et regagnant enfin le trottoir des Rois-Mages, délivré, plus léger, sa lourde pipe à la main. Je t'en moque, rien! Alors, qu'avait-il pu devenir? Ah! voilà! il avait pris seulement ce hors-d'œuvre avant le gros du repas. Fi! Mais non, il avait vraiment une visite à faire dans la maison et ce n'avait été qu'une précaution oratoire un exorde mouillé avant d'entrer en conversation. Toujours rien! C'était à donner vraiment sa langue au chat. Ah! madame Merminod n'y tint pas. Elle rejeta encore son ouvrage sur le tapis et rouvrit la croisée, juste à temps pour voir la nouvelle édition de l'ouvrage que M. de Labadens venait de tirer, en changeant de côté la gravure, tout simplement comme nous l'avons dit, et en montrant à droite l'image qui était à gauche auparavant. Pour le coup, sans même refermer la fenêtre, tant son émotion était grande, la veuve se laissa retomber dans son fauteuil en murmurant : Deux!

Elle avait si longtemps conjugué le verbe : « Pas du tout! » n'était-il pas juste que ce qui manquait

aux uns s'en vînt en double aux autres? La loi des compensations le voulait ainsi. Les gens extraordinairement doués le sont toujours au détriment des autres. Nous n'avons d'hommes de génie que parce qu'il y a des imbéciles.

Et tout au caprice enthousiaste de son imagination, elle répétait encore : Deux!

La revanche promise lui apparaissait sous les traits de ce Janus d'un nouveau genre dont le double visage était dans le pantalon. Les fainéants sont bien heureux qu'il se trouve des hommes de courage, prêts à porter, à leur place, l'essentielle pièce de leur armure! Cela était pour feu Merminod dont la mémoire ne brillait pas dans cette comparaison. Le *non bis in idem* ne s'applique nullement à l'histoire naturelle. — Deux! s'exclamait la veuve, — Deux! Et elle s'enfonçait dans de voluptueuses méditations.

Eh bien, mais? Elle n'était pas déplaisante, elle-même, et ne manquait pas de quelque fortune. M. de Labadens était un héros, mais rien de plus. Les militaires ont souvent fait cas des veuves riches.

Le lendemain, quand l'ex-Cent-Suisse passa à l'heure accoutumée, elle lui fit une œillade pleine d'encouragement. Elle se le fit présenter dans le monde et les choses allèrent bon train. Six mois après, ils étaient mari et femme. Très loyal, M. de Labadens ne daigna pas prolonger l'illusion, ce qui lui eût été aisé en couchant, la premiere nuit de ses noces, avec son pantalon à pont et en renouvelant, dans le lit, le même jeu de boutons que sous la fenêtre. Ce chassé-croisé imaginaire lui parais-

sant indigne de lui, il aima mieux rappeler par sa conduite le joli vers du fabuliste, qui dit, en parlant des amis :

N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon!

Et mordieu! il fit deux jumeaux à la première passe, ce qui permit à sa nouvelle épouse de murmurer une fois encore : Deux!

PETITES JOYEUSETÉS

A table, la conversation roule sur les arts :

— Aimez-vous les majoliques, demande Constantin à madame Parvenue.

Madame Parvenue (*qui après faute sur faute se tient sur ses gardes*). — Heu !... cela dépend... oui, quand c'est bien cuit !

*
* *

Le patient (*dans le paroxysme de la souffrance*). — Ah ! docteur, je croyais que vous arrachiez les dents sans douleur.

Le dentiste. — Rien de plus vrai, je n'ai jamais souffert pendant les opérations que j'ai faites.

*
* *

Charles. — Elle est jolie, mais elle ne sait rien de rien.

Marthe. — Oh ! pardon, elle le sait trop.

*
* *

— Mon cher ami, il faut que je vous demande de me prêter cinq louis. J'ai oublié ma bourse à la maison et je suis sans le sou.

— Malheureusement, mon cher, cela m'est impossible, mais je puis vous fournir le moyen de les avoir.

— Oh ! vous êtes vraiment bon.

— Tenez, voici six sous, prenez l'omnibus, rentrez chez vous prendre ce que vous avez oublié !

*
* *

Madame Jacasse a toujours soutenu à son mari que fumer est une sale et mauvaise habitude.

— Ma chère, il est démontré que dans le tabac il n'y a aucun microbe.

— Cela prouve son bon sens, répondit madame Jacasse.

MAMILLANA

Sous les belles avenues de platanes du Mail dont les obliques rayons d'un soleil d'octobre traversent les feuillages rouillés, au son de la musique militaire qui mêle ses plaintes de cuivre à la mélancolie du double déclin du jour et de l'année, perdus dans la foule des citadins qui respirent, comme a dit Beaudelaire, quelque héroïsme dans ces fanfares, M. et madame Vesinet marchent côte à côte sans se donner le bras. M. Vesinet est un grand

homme sec qui s'est plus occupé de conserver des hypothèques que de se conserver soi-même. Avec inquiétude et d'un regard de côté, il épie le nez rubescent de sa femme, si rubescent que, la couperose continuant à s'y acharner, un fumeur distrait viendra s'y cogner quelque jour pour allumer son cigare. Cette jolie gousse de piment jaillit d'une face déplorablement vermeille elle-même et le tout surmonte un corps de femme si pesant par la base que les petites jambes semblent à peine le pouvoir porter. Imaginez quelque chose comme une outre sur un chevalet bas et léger.

De temps en temps, l'œil du vieux conservateur prend une autre direction. Ce n'est pas, croyez-le bien, pour guigner quelque jolie passante dont l'appétissant spectacle le console de celui dont il jouit sous son toit conjugal. Les pensées de M. Vesinet ne sont pas si folâtres et un observateur se serait bien vite convaincu que cette seconde curiosité recélait, comme la première, un secret souci. Celle que regardait cet homme doublement anxieux, c'était sa propre fille Angélique, laquelle droite comme un I, marchait elle-même à côté d'eux, auprès de son fiancé, le comte Ogier des Dardanelles. Ce n'est pas sans intention que j'ai évoqué, à propos de cette demoiselle, le souvenir d'une des lettres de l'alphabet. Mademoiselle Angélique était grande, blanche, blonde, avec un joli visage; mais tout lui manquait des reliefs qui font la vie aimable aux époux convaincus. Encore avait-elle, à la rigueur, de quoi s'asseoir; mais on n'eût jamais imaginé qu'elle pût devenir nourrice. Sa virginale poi-

trine donnait l'impression d'un lac, et l'on sait que l'alcyon du désir aime les océans gonflés de vagues montueuses. L'éducation austèrement religieuse de mademoiselle Vesinet ne lui permettait pas de dissimuler ce néant mamillaire par des artifices de toilette. Son père avait remarqué que l'empressement de M. des Dardanelles diminuait depuis quelque temps et que ce gentilhomme s'impatientait de ne pas voir mûrir les pommes qu'Ève emporta sur sa poitrine, après avoir dépouillé l'arbre du Paradis terrestre. C'est qu'il y a des hommes qui tiennent énormément à ce joli dessert.

II

On s'était séparé après la promenade et la famille Vesinet dîna tristement comme si les impressions de l'automne se fussent appesanties sur elle. Comme il en avait coutume, après la dernière goutte de café, le chef de la famille prit son journal et se mit à en lire les annonces avec un soin ponctuel. Car M. Vesinet, après trente ans de passedroit dans son administration, était désabusé des choses de la politique, et, quant aux choses de la littérature, elles lui étaient devenues indifférentes, bien qu'il eût composé, comme tout le monde, son petit volume de vers autrefois. Sa lecture parut l'intéresser plus que de coutume, car, par deux fois, il se frappa le front, ce qui fit lever le visage de ces dames de dessus leur ouvrage. Le nez de ma-

dame Vesinet en profita pour scintiller comme un rubis. Or, voilà ce que M. Vesinet avait lu à cette quatrième page :

Produits de la maison Lantivesse.

« Le Trésor pectoral. — Une des beautés de la femme les plus appréciées des véritables amateurs, mais une des plus rares aussi, est certainement cette fermeté de la gorge qui faisait l'orgueil des statues antiques. L'air vicié des grandes villes, le régime sédentaire de leurs habitants, l'éducation insuffisamment plastique des jeunes filles menacent de faire perdre à celles de notre race ces marmoréennes traditions. C'est une question pendante que celle de la régénération de cet ornement naturel. M. Lantivesse, le célèbre inventeur, offre à sa clientèle un élixir composé par lui et qui rend le courage aux poitrines les plus alanguies. Il ne le faut pas confondre avec ces laits artificiels dont l'effet est dérisoire. Le précieux liquide que nous présentons au public n'est pas une simple lotion, c'est à l'intérieur qu'il se prend, à la dose de trois gouttes par jour, lesquelles suffisent à constituer un breuvage tout à fait agréable et ayant un petit goût d'anisette. Il a pour base rationnelle des simples cueillis dans les pâturages les plus renommés de la Suisse. Il est surtout recommandé aux jeunes filles dont la coquetterie s'inquiète de ne pas se voir assez tôt parées des attributs charmants de la féminine puberté. — Prix du flacon : 25 francs ; 50 francs avec une consultation de l'inventeur. »

Un peu plus bas, M. Vesinet avait lu :

« Le Sang des Lys. — Les médecins se sont souvent préoccupés de la pourpre qui envahit le visage des dames d'un certain âge. Le célèbre inventeur Lantivesse vient de découvrir un remède à la couperose tant maudite de l'âge mur. Le sang des Lys rend au visage les pâleurs charmantes de la jeunesse. Ce n'est pas une de ces pommades qu'ont préconisées les charlatans ; ce n'est pas par frictions qu'il s'absorbe. Sagement introduit dans l'économie au moyen d'un clysopompe de choix, il exerce en peu de temps son action bienfaisante. Une cuillerée à café par litre d'eau. — Prix du flacon : 25 francs ; 50 francs avec une consultation de l'inventeur. »

– Mes enfants, dit M. Vesinet, je partirai demain pour Paris.

III

Ce Lantivesse n'était pas un mythe, comme vous pouvez le supposer. C'était un ancien droguiste convaincu — de la nécessité de s'enrichir, s'entend, — et qui faisait ses petites malpropretés en chambre dans un obscur appartement sis au troisième dans la rue aux Ours. Le plus comique est que ses remèdes étaient vraiment efficaces, ce qui suffisait à le distinguer des pharmaciens ordinaires. Ses affaires marchaient bien, et son officine était d'ordinaire le plus calme séjour du monde. Mais M. Lantivesse

était ce jour-là dans un état d'exaspération infinie. Il tournait, comme une toupie, entre ses flacons et ses prospectus, bousculant ceux-ci, éparpillant ceux-là, faisant des gestes de possédé, sacrant comme un templier et invoquant tous les diables. Un rival venait-il d'offrir au public un Trésor Pectoral et un Sang des Lys plus efficaces que les siens? Non, mes enfants, il s'agissait bien d'un rival, en effet, mais dans un ordre d'idées moins purement commercial. M. Lantivesse avait une fort jolie femme et venait de découvrir qu'il était formidablement cocu. Or, il y a des gens, Dieu merci ! qui aiment encore mieux qu'on touche à leurs inventions plutôt qu'au derrière de leurs femmes. Notre Lantivesse était furieux, exaspéré. Il était en train de méditer des vengeances borgiesques lorsqu'un coup de sonnette discret le rappela à la réalité. Un client, sans doute ! Pour être cocu, on n'en est pas moins marchand. Le droguiste dompta ses nerfs du mieux qu'il put et vint ouvrir. Ce fut M. Vesinet qui entra.

On ne saurait imaginer rien de plus biscornu que la consultation qu'obtint de l'inventeur l'ancien conservateur des hypothèques; Lantivesse, toujours ému, bafouilla déplorablement, mêla les idées, embrouilla les choses à un tel point que son interlocuteur dut renoncer à l'écouter et fut forcé de se contenter de lui donner cent francs pour ce double galimatias. Moyennant quoi M. Lantivesse le reconduisit très poliment jusqu'à la porte, apres lui avoir enveloppé chacun des flacons qu'il emportait avec un prospectus nerveusement cueilli dans le tas.

Ces savants ont, tout de même, d'extraordinaires façons ! se disait l'excellent homme en descendant l'escalier. Et il paraît que moins on les comprend, plus ce qu'ils disent doit éclairer l'humanité. Celui-à est certainement un homme de génie et je plains es imbéciles qui le prennent pour un fou.

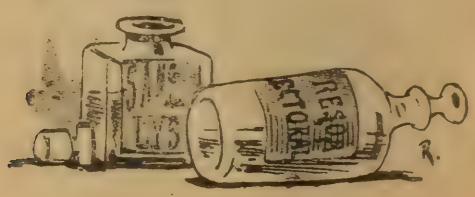
IV

Très délicatement, M. Vesinet avait dissimulé à sa femme et à sa fille le véritable but des remèdes qu'il leur apportait de Paris. A madame Vesinet, il avait présenté son clystère de Sang des Lys, sous le débonnaire aspect d'un émollient agréable. Pour sa fille, les gouttes du Trésor Pectoral étaient un simple tonique, tel qu'on en recommande volontiers aux jeunes filles. L'une et l'autre, qui étaient des créatures dociles, suivirent avec conscience le traitement. L'œil investigateur M. de Vesinet en observait les effets avec une anxiété croissante. Mais le nez de son épouse demeurait toujours comme un tison et rien ne germait dans les plis du corsage d'Angélique. Au contraire celle-ci semblait pâlir encore, et M. des Dardanelles paraissait de plus en plus hésitant à prendre une femme d'une santé aussi délicate.

Bientôt un phénomène plus inquiétant encore se produisit et pour lequel le malheureux conservateur refusa longtemps d'en croire ses yeux. J'ai dit, dès le début, que madame Vésinet était très pourvue d'assises naturelles, au point de ne pouvoir

marcher qu'avec une extrême lenteur. Lesdites assises prirent un tel développement qu'il ne lui fut plus possible bientôt de sortir qu'en voiture. Quelque temps après, elle occupait à elle seule les deux coussins, et son mari était obligé de s'asseoir sur le strapontin. Quelque temps encore et il lui fallut un véhicule spécial. Un ancien carrosse du sacre de Charles X fit l'affaire, mais un jour, elle en fit claquer les côtés. On dut élargir les portes de la maison. Horreur ! dans le lit conjugal même, le malheureux Vesinet ne trouvait plus à se loger sous les draps tendus comme l'enveloppe d'un ballon. Une nuit, madame Vesinet rêvait sans doute, mais un petit air sortit de dessous elle et son époux stupéfait reconnut le Ranz des vaches du canton de Neufchâtel. Enfin les draps se fendirent et M. Vesinet constata que les hémisphères postérieurs de sa femme s'étaient surmontés de deux jolis boutons de rose.

C'est ce sale cocu de Lantivesse qui était la cause de tout cela. Ne s'était-il pas trompé de prospectus en enveloppant ses maudites fioles. Si bien que, depuis trois mois, madame Vesinet prenait en lavement le Trésor Pectoral de sa fille, tandis que celle-ci absorbait avec un stilli-goutte le clystère de sa maman.



LE BON VOISIN

I

Pour qui eût fouillé profondément dans la vie de Polydore Courtablèze, le seul événement qui en eût été mémorable était la remise qui lui avait été faite au Conservatoire de Toulouse, d'un basson d'honneur. Depuis ce grand événement, Polydore avait hérité et renoncé à la musique. Mais l'instrument était demeuré chez lui, comme un trophée, accroché à la muraille sous une immense couronne de laurier en papier d'or. Polydore s'était marié, habitait une

jolie maison dans un village Languedocien sis au bord d'une claire rivière. Il était, le diable m'emporte! maire de sa commune, et mariait les gens avec autant de sérieux que s'il eût à se louer lui-même du mariage. Sa femme n'était-elle donc pas jolie. Au contraire. Alors il était cocu? Comme vous et moi, allais-je dire. Mais j'aime mieux dire : Comme beaucoup de gens.

Ce n'était pas faute de faire sentinelle autour de son propre honneur. Mais madame Courtablèze était une rusée. C'est le capitaine Landrimol qui en avait le bénéfice au temps dont je parle. Ce fallacieux militaire avait profité du goût désordonné de Polydore pour le jaquet. Il s'était rendu nécessaire à ce mari pourtant méfiant. Il est vrai que celui-ci ne le laissait guère approcher de sa femme. Mais Landrimol avait trouvé un moyen bien nouveau de converser avec elle, ou du moins de lui donner des rendez-vous. Sur un chiffon de papier il écrivait le lieu et l'heure, roulait la feuille en bouchon, et, avant de partir, glissait cette boulette adultère dans le pavillon du fameux basson, qu'il me reste à vous décrire : un majestueux basson de bois noir et luisant avec des nacres aux clefs, ayant l'air ecclésiastique des serpents autrefois usités dans les églises, si bien que, si on y eût coulé de la pâte, c'est certainement des pets de nonnes qui en seraient sortis.

Comme vous l'avez deviné, sagaces compères, madame allait retirer la missive de sa gaine en palissandre dès que le capitaine était parti.

Or, ce jour-là, Landrimol avait simplement écrit

ces mots : « *Ce soir, neuf heures, au puits Brunet* ». Ainsi s'appelait un endroit écarté et bien caché sous les feuillages, où les amoureux trouvaient un bon lit de gazon sous d'épais rideaux de verdure. Et vraiment ceux-là sont bien difficiles à qui davantage est nécessaire pour s'ébattre joyeusement.

II

Or, tout juste vis-à vis la maison occupée par notre Polydore, de l'autre côté de la rue, un autre ménage demeurait, le ménage Rotenfluth. Monsieur était également jaloux, et madame avait un autre défaut. C'était un amour désordonné et malheureux pour la musique. Dès que son époux avait le dos tourné, elle courait à son piano, et, s'accompagnant elle-même, miaulait des romances, dont un sourd lui-même eût été incommodé. La voix de cette chatte en furie sous les toits exaspérait l'excellent Courtablèze qui, de sa première éducation, avait conservé un certain respect pour la justesse des sons.

Il pouvait être sept heures, M. Rotenfluth était sorti après son dîner. Aussitôt seule, madame avait commencé ses gargouillades apoplectiques, et, comme par ce beau soir d'été, toutes les fenêtres étaient ouvertes, Polydore ne perdait pas une note de ce diabolique concert.

L'exaspération lui inspira une idée vraiment fatale.

Il décrocha de sa panoplie le basson où le capi-

taine avait glissé sa correspondance, deux heures auparavant, descendit devant sa porte, y fit apporter une chaise, s'installa dessus, et se mit en mesure de faire mugir l'instrument, pour éteindre en bon artilleur, et sous de longues pétarades, le feu de l'ennemi.

A sa grande surprise, malgré le souffle désespéré dont il l'emplit, le basson demeura muet. C'était le sacré bouchon que Landrimol avait insinué dans le pavillon qui arrêtait tous les sons au passage. Le bassoniste insista à se crever les joues, Enfin, comme le projectile d'une sarbacane, la boulette sortit, furieusement poussée, et, sans que Polydore la vît par un hasard merveilleux vraiment, s'en fut passer par la fenêtre du salon où chantait madame Rotenfluth, et s'engouffra dans la bouche de celle-ci, au moment où elle distendait effroyablement les mâchoires pour lancer un la-bémol.

Inutile de dire que son ariette vocale en resta là. Courtablèze continua à pousser des notes furieuses que n'eût pas reniées la plus difficile digestion. Puis il s'arrêta, en disant, sans savoir si bien dire;

— Je crois que je lui ai joliment clos le bec!

III

Le fait est que la pauvre femme étranglait absolument. Au moment où par un effort désespéré, elle crachait enfin dans sa main la boulette, son mari entra. Pensant qu'il venait de surprendre sa femme cherchant à avaler, pour la lui cacher, que-

que missive d'amoureux, comme le font quelquefois ces dames, il se précipita sur l'objet. Quand il eut déployé le papier et lu son contenu, il n'eut plus aucun doute :

— Malheureuse! s'écria-t-il, je demanderai le divorce et vous ferai mettre en prison.

En vain la pauvre créature protestait de son innocence. Il faut bien convenir que les preuves étaient absolument contre elle.

— Demeurez ici, femme coupable, continua le jaloux. C'est moi qui serai, à neuf heures, au puits Brunet! Et malheur à l'impertinent qui viendra pour vous y rejoindre!

Ce disant, le sieur Rotenfluth s'arma d'un énorme gourdin et sortit, en faisant claquer la porte qu'il erma derrière lui d'un double tour e clef.

Que cela vous apprenne. époux trop défiants, à ne pas croire aux choses es plus probantes! Voyez comment une personne sans reproche peut être injustement soupçonnée avec une apparente raison. Ce que vous avez vu, comme dit Sagnarelle dans Molière, peut encore n'être qu'une illusion. Vivez donc plutôt dans une sérénité béate et laissez ces pauvres célibataires glaner quelques gerbes dans la moisson dont vous êtes les légitimes possesseurs.

Au lieu du rendez-vous, et à l'heure dite, le capitaine était arrivé, et, fumant voluptueusement une cigarette, caressait la chimère de tous les bonheurs prochains et promis. Tout lui souriait, dans la nature, les étoiles par les fenêtres d'or du ciel, et, dans l'herbe, le sourire d'argent des lucioles. Et le rossignol chantait, dans le bois voisin, ses amours

ardentes comme celles du militaire, ses belles amours printanières dont la brise emporte l'écho. Heureux Landrimol! La bien-aimée allait venir, toute tremblante dans sa légère toilette, effleurant à peine le gazon du bout de son pied, et le visage caché sous une ombrelle, bien que le soleil fût couché depuis longtemps! Elle lui tendrait sa jolie main à baiser à travers le gant de Suède qui sent bon, qui sent l'odeur exquise qu'elle met à tout ce qu'elle touche.

Au moins, notre poétique Landrimol le pensait-il ainsi.

IV

— Ah! ah! Ce n'est pas moi que vous attendiez, mon gaillard! fit tout à coup une grosse voix derrière lui.

Il se retourna et se trouva en face de Rotenfluth qui fouettait circulairement l'air de sa lourde badine.

Et, comme tout interloqué, il ne répondait pas, ne trouvant pas un mot à dire :

— Reconnaissez-vous ça, polisson? continua le mari enhardi.

Et il lui tendait la boulette de papier dépliée. Landrimol reconnut immédiatement le billet qu'il avait écrit à madame Courtablèze. Mais cette fois-ci, l'inattendu de la situation le dégrisa et lui rendit son aplomb :

— Y aurait-il, monsieur, fit-il sévèrement à son

tour, indiscrétion à vous demander où vous avez trouvé cette lettre de moi.

— Dans la bouche de ma femme, monsieur.

Sur un ton de franchise toute militaire, le capitaine repondit :

— Je vous jure sur ma parole d'honneur, que ce n'est pas moi qui l'avais mise là.

Cet accent de sincérité inspira quelque doute à Rotenfluth.

— J'ai été d'autant plus étonné, capitaine, continua-t-il sur un ton plus poli, que j'avais remarqué vos assiduités chez mon voisin Courtablèze et que j'espérais...

— Chut! fit le capitaine, en mettant mystérieusement un doigt sur sa bouche.

— Alors, c'était pour la femme à Courtablèze?... Mais alors comment?...

— Impossible de vous l'expliquer, monsieur. Mais enfin, puisque vous avez deviné la vérité, eh bien ce n'était pas pour votre femme que ces mots avaient été écrits.

Rotenfluth serra affectueusement la main de Landrimol.

— Quel bien vous me faites! dit-il. Et c'était vraiment pour madame?...

— Chut?

— Ça me fait plus de plaisir encore.

Et, après un moment de réflexion :

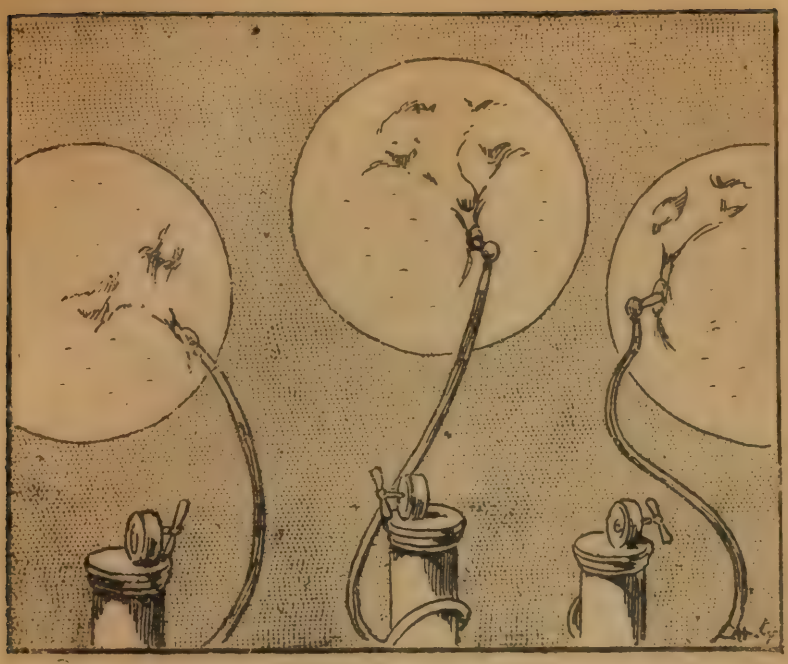
— Mais, au fait, capitaine, alors la pauvre femme n'a pas eu votre lettre. Elle est prodigieusement inquiète, sans doute! Il n'est que neuf heures dix! Je vais, sans avoir l'air de rien, et sans être remarqué

de son imbécile de mari, aller la prévenir que vous l'attendez ici.

— C'est vraiment trop de bonté !

— Non ! non ! entre voisins, on se doit bien quelques services. Courtablèze demeure juste en face de moi. C'est sur mon chemin.

Et, sans que le capitaine pût le retenir, — car, au moins par convenance, essayait-il de le faire — Rotenfluth prit ses jambes à son cou, et, plein de joie, courut remplir sa délicate mission. Ainsi le capitaine Landrimol ne se trouva-t-il pas inutilement au rendez-vous. La morale de cette histoire est, que si l'homme éprouve une grande répulsion à être personnellement cocu, rien ne l'amuse davantage que de voir le malheur arriver aux autres. Mais ce n'est pas une manière de le détourner de son propre front. Allez ! Allez, mes pauvres gens ! Il y en a pour tout le monde !



LE BOUQUIN

I

Dans son coquet cabinet de collectionneur ayant beaucoup voyagé, mon vieil ami le commandant Canard-Pétier, ancien officier de marine ayant fait plusieurs fois le tour du monde, humait voluptueusement la fumée d'une longue pipe quand Canoby et moi vînmes lui faire visite. Canoby a aussi violemment exploré les plages lointaines, et, admirablement doué pour les langues, comme il le dit lui-même aux dames, il comprend à peu près tous

les idiomes des pays habités. Moi qui, ignorant comme un saumon, aime à m'instruire, j'avais imaginé que, de la rencontre de ces deux érudits, sortirait certainement un entretien utile à mon instruction. D'autant que le commandant Canard-Pétier est un excellent enfant, n'ayant rien de la morgue professionnelle. N'ayant fait qu'une médiocre carrière dans un corps qui compte maintenant des académiciens, il vit retiré dans sa petite maison de Passy, au milieu de bibelots qu'il classe et déclasse avec passion, tout n'étant, autour de lui, que panoplies, crânes exotiques, vêtements sauvages, céramiques primitives et étranges. Il a pour compagnons une famille de chats qui vit familièrement sur ses épaules et sur ses genoux. Il n'est cependant ni amoureux fervent, ni savant austère. Mais il est de mœurs douces et le ronronnement de bêtes heureuses de vivre lui est une musique agréable.

Donc il fumait, dans un chibouk considérable, au long tube que terminait un bouquin d'ambre plus effilé qu'il n'est de mode, mais d'une qualité d'ambre admirable pour un amateur, laiteux, avec des reflets gris, délicieusement parfumé. Et des spirales de fumée bleue s'arrondissant, dans l'air, en aériennes mappemondes, semblaient former un microcosme à l'image du nôtre, où, de planète en planète, voyageait sa rêverie. Une volupté indéfinissable faisait ses yeux et ses lèvres humides et nous eûmes presque un remords, Canoby et moi, de troubler un farniente si délicieux.

— Vive le tabac français, messieurs! nous dit-il

en manière de salut. C'est le premier du monde.

Et la présentation se fit cordiale, courtoise, comme il sied entre gentilshommes n'ayant jamais percé d'isthmes dans les poches de leurs contemporains.

Les chats nous regardaient avec un air méfiant, qu'adoucit bientôt notre mine débonnaire. Le commandant ayant frotté légèrement sur sa manche le bouquin de sa pipe, pour le faire reluire, par un sentiment de coquetterie, la toison de l'angora qui était demeuré sur le bras du fauteuil se hérissa d'un magnifique sillon.

— Voilà de l'ambre merveilleusement magnétique! fit Canoby.

Très sensible à ce compliment, le commandant répondit :

— Si je vous disais l'histoire de cette pipe, vous comprendriez le prix que j'y attache.

Il est toujours d'une éducation médiocre de ne pas interroger un monsieur qui a sensiblement une histoire à vous raconter. Nous insistâmes donc pour que le commandant nous contât celle-là, ce qu'il fit d'ailleurs, comme il suit, de la meilleure grâce du monde.

II

— C'était dans une de mes promenades dans l'archipel océanien. Le hasard me fit descendre dans une île où je fus fort étonné d'entendre parler

une langue à laquelle je ne comprenais pas d'ailleurs un mot, mais certainement dérivée du français. Les insulaires qui l'habitaient se faisaient appeler *Arganautes*, non pas en souvenir de l'immortelle expédition de Jason à la recherche de la toison d'or, mais parce qu'ils descendaient d'un nommé Argan. Ayant fait quelques recherches historiques, je découvris que cet Argan n'était autre que celui dont Molière a parlé dans le *Malade imaginaire*, lequel Argan, étant huguenot, avait été exilé de France à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, et était venu s'installer là, ce que Molière, par un bas sentiment de flatterie, s'était bien gardé de nous conter. Or, vous savez tous quelle était la manie de ce pauvre homme et qu'il avait coutume de compter les heures du jour par ses ablutions intérieures, renouvelant ainsi les merveilles de la clepsydre qui marquait avec de l'eau la fuite du temps.

C'est ici, messieurs, le cas d'évoquer la loi darwinienne dans un de ses principes les plus féconds, celui de la *sélection naturelle*. C'est le principe en vertu duquel, dans chaque espèce animale, les individus ayant une faculté particulière et particulièrement robuste font seuls souche durable, les autres succombant dans l'implacable lutte pour la vie, le *struggle for life*, comme on dit au Gymnase, qui est la loi terrible des êtres. Cette faculté, à laquelle ils doivent de subsister, parmi les ruines de leurs congénères, va s'exagérant chez leurs descendants, si bien qu'elle devient, pour eux, une seconde nature.

— Comme l'habitude, interrompit Canoby.

— Oui, comme l'habitude, continua le commandant, laquelle n'est ordinairement pas étrangère à ce fait intéressant. Car c'est elle qui, bien souvent, développe en nous cette puissance, laquelle est comme une armure pour les êtres qui doivent sortir victorieux du redoutable combat. En sorte que, si, par l'exagération d'une coutume journalière, des êtres arrivent à se créer artificiellement un besoin, ce besoin revit plus actif, plus impérieux, plus dominateur chez leur progéniture et constitue un véritable signe de race.

C'était précisément le cas. Cette passion pour les politesses hydrauliques de M. Fleurant, qui avait distingué Argan, devait prendre chez ses descendants, les Arganautes, un développement tout à fait anormal. Et, en effet, le clystère était devenu, dans cette nombreuse famille, le principe fondamental (le mot est heureux) de toute alimentation et de tout plaisir. Oui, messieurs, les facultés du goût s'étaient complètement déplacées dans cette race d'hommes singuliers, mais dont le teint était d'une beauté et d'une fraîcheur remarquables. Les repas comportaient, comme chez nous, plusieurs plats, mais tous se prenaient par le bas, et il fallait voir ces friands d'un nouveau genre faire des grimaces de gourmandise quand des parfums de vanille et de chaudes odeurs de truffes montaient des magnifiques appareils aquatiques rangés solennellement sur les tables de famille. Car jamais je ne vis un si grand luxe dans les services de table. Les savoureux remèdes étaient maintenus à une température

caressante par d'admirables réchauds en argent massif. C'était patriarcal et bon enfant en diable. L'aïeul avait un calice à piston d'un modèle plus grand et plus ornementé que les enfants. Mais ce qui était surtout intéressant, c'était de voir trinquer les dames. En aucun pays je ne portai autant de toasts à notre République...

— Comment? hasarda Canoby. Vous avez pu vous faire à ce genre de nourriture?

— Assez mal, j'en confesse, poursuivit Canard-Pétier. C'est même ce qui me fit quitter plus tôt que je ne l'aurais voulu cette île dont la végétation est magnifique, le sol étant naturellement fertilisé par les habitants, et où les femmes avaient les fesses remarquablement développées par la déglutition. J'y restai d'autant moins que les gens, très hospitaliers de tempérament, me fêtaient comme un compatriote et que je fus obligé de dîner constamment en ville, ce qui me fatigua beaucoup. Et quels menus! Vous ne savez pas ce que c'est qu'une bisque prise par là et comme une mayonnaise vous empâte postérieurement la bouche! J'aurais fini par avoir une gastrite à rebours. D'autant que toutes ces choses échauffantes me rendaient infiniment amoureux et que j'aurais fini par faire cocu quelque Arganaute de marque, ce qui eût été trahir odieusement, comme un vil Anglais, les saintes lois de l'hospitalité. On m'offrit un banquet d'adieux où les crus les plus succulents furent dégustés. J'en eus une griserie particulière qui se traduisit par une musique de charme tout à fait étonnant.

Au départ, et comme je remontais à mon bord, le

président de la République arganautique me fit don d'un éguisier en or, nouveau modèle, avec mon chiffre, et cette inscription horatienne : *Nunc est bibendum !* Farceur, va! A ce présent était joint un parchemin que je n'ai jamais pris, ma foi, la peine de déchiffrer.

III

C'est alors, continua le commandant, que me vint une idée de génie. Une des merveilles de cet éguisier unique au monde, ou à peu près, — car on n'en dut jamais faire de pareil que pour les têtes couronnées — était le bout d'ambre gris merveilleux qui en terminait le conduit. — « Au fait! pensai-je, puisque je ne m'en suis jamais servi! » Et, bravement, je le détachai, me moquant du préjugé, et c'est lui que vous admiriez tout à l'heure au bout de mon chibouk.

Ce disant, le commandant aspira bruyamment, fastueusement, avec ostentation, quatre grosses bouffées.

— Et le parchemin? demanda le curieux Canoby.

— Oh! il doit être dans quelque coin. Je vous dis que c'est un grimoire incompréhensible et sans aucune valeur. Vraisemblablement mes titres de grande naturalisation dans la République arganautique.

— J'ai beaucoup voyagé dans l'archipel océanien,

continua mon compagnon, et j'en connais, je crois, tous les idiomes.

Le commandant se leva, sans enthousiasme, fouilla, retourna des paperasses et nous rapporta une façon de diplôme d'un aspect bien étrange, en effet, avec sceaux et cédules. Immédiatement Canoby le dévora des yeux.

— Eh bien, y comprenez-vous quelque chose? demanda en riant le commandant Canard-Pétier.

— Parfaitement, dit Canoby sans hésiter, et je vais vous le traduire. Cela signifie : « Comme don de féal attachement, Nous accordons, par la présente, la propriété de ce magnifique souvenir à notre ami Canard-Pétier, l'assurant que nous seuls en avons fait usage, dans notre royale famille, avant de le lui offrir. »

— Pouah! fit le commandant, en lâchant le chibouk magnifique.

Et philosophiquement il alluma une simple pipe de terre, en répétant :

— Vive le tabac français ! c'est le premier du monde !

VENT COULIS

I

C'était par une délicieuse matinée de printemps, en Hollande. Un ciel brouillé et comme veiné seulement d'azur pâle, d'une adorable finesse de ton, éclairait les larges croisées se fermant à guillotine; on ne voyait, de la chambre encore bien chauffée, que les cimes des arbres fruitiers du jardin, mais ces cimes étaient toutes fleuries de blanc et de rose, comme s'il eût neigé, dans l'air, des plumes de cygne et des plumes d'ibis. Le soleil n'avait encore que des sourires, mais il les glissait, ces

rayons d'or frémissants, par tout ce qui s'ouvrait sur la lumière. C'était, au dehors, un grand piaillement d'oiseaux ressemblant à un joyeux bruit de friture foraine. Le vol circonflexe des hirondelles balançait, dans l'éther, la mélancolie des retours. Il montait, par les vitres cependant bien closes, un vague parfum de violette. Sur un monticule qui seul dominait la partie invisible du paysage, les calices bariolés des tulipes mettaient un note bruyante. Pourquoi demeurai-je ainsi enfermé quand la promenade eût été si belle dans cet épanouissement des renouveaux?

Pourquoi ? Parce que j'aimais infiniment cette chambre d'une admirable propreté, aux rideaux blancs dont les plis avaient des virginités exquises, avec son ameublement curieux, son poêle de faïence auprès duquel j'avais tant rêvé pendant mon exil hivernal et, sur la muraille sans une tache, le phénoménal portrait de M. Van der Misch, dans un vague costume. Et, ce n'était pas tout. Je demeurais ainsi casanier parce que j'aimais plus encore la société de la veuve de ce marin de fantaisie, une vieille femme cependant, mais qui avait dû être adorable autrefois, mon hôtesse depuis quelques mois et dont les causeries avaient pour moi un charme que je ne saurais dire. Je vous jure qu'elle était belle encore avec ses cheveux blancs et ses yeux profonds demeurés noirs comme deux braises. Car elle était Française et même de notre Midi, d'Avignon, je crois, où le sang latin fleurit encore aux lèvres de pourpre des belles filles. Comment s'était-elle venue marier sur les bords frileux du

Zuydersée? C'était une longue histoire que je ne vous conterai pas aujourd'hui. Le fait est que, de demoiselle Cabassol, elle était devenue madame Van der Misch. Tout ce qui peut faire la grâce d'une femme comptant beaucoup d'années, elle l'avait gardé en elle; très dévote, elle n'était nullement bégueule, et son âge avancé lui permettait des familiarités de pensée et de langage dont je faisais avidement mon profit. Car je ne sais rien de plus aimable que cet abandon des anciennes pruderies, lequel est, chez certaines vieilles dames, un signe de vertu ancienne. Elle était vénérable au premier chef, ma chère madame Van der Misch, et le demeurait tout autant, même quand elle contait, comme vous l'allez voir, des gaudrioles.

II

— Alors, vraiment, chère madame Van der Misch, vous demeurâtes inexorablement fidèle durant vingt ans à ce magot qui fume sur le mur.

Elle se signa.

— Je vous prie, mon enfant, me dit-elle avec une certaine gravité, de parler plus respectueusement de mon défunt époux. Certes, Van der Misch était une bête insupportable et un animal indécrottable. Dieu s'amuse en sa compagnie! Il aura plus de chance que moi. Maintenant leurs rapports ne seront peut-être pas tout à fait les mêmes. Enfin,

je ne lui en suis pas moins demeurée inexorablement fidèle, comme vous le dites.

— Quoi, jamais?...

— Non ! jamais. Et j'y eus plus de mérite encore que vous ne pourriez vraisemblablement le supposer. Car vous pensez que je n'étais pas une de ces demoiselles sans tempérament qui promènent ici, par les rues et les salons, l'or languissant de leur chevelure et l'azur indifférent de leurs yeux. J'étais une gaillarde, mon pétioum ! J'avais emporté, de notre chère patrie, dans mon cœur et dans mes prunelles, la vision des beaux gars robustes se ruant aux ferrades et guidant leurs amoureuses dans le caprice sinueux des farandoles. Ah ! M. Van der Misch ne ressemblait pas à nos superbes dompteurs de taureaux. Il était d'abord poltron comme la lune. Un entretien particulier avec un veau lui aurait fait peur. En amour, il était plus timide encore que dans les autres choses de la vie. Les Hollandais sont d'excellentes gens, très sûrs dans le commerce, mais bien volontiers réservés à l'excès avec le sexe. Mon mari était une curiosité, même dans l'espèce, et ses compatriotes eux-mêmes le plaisantaient et le trouvaient insuffisamment passionné. Ajoutez qu'il avait soixante ans quand je l'épousai, moi qui comptais vingt printemps à peine ! Je dois dire cependant qu'il fut correct, la première nuit de noces, correct seulement et simplement poli. Le lendemain matin, avec un petit essoufflement dans la voix, il me tint à peu près ce langage : « Ma chère Olivette, — c'est mon petit nom, — vous savez maintenant ce que c'est que le

mariage. Il y a des imbéciles qui en recommencent la démonstration plusieurs fois, pendant la durée de leur union avec celle qu'ils ont choisie entre toutes les femmes pour l'initier à ce mystère sacré. Mais vous, vous êtes trop intelligente pour n'avoir pas compris du premier coup, et, si vous le voulez bien, nous ne reparlerons plus jamais de ces vilenies-là. »

Je ne me rappelle plus si ce petit discours me laissa décontenancée ou flattée. Je n'en comprenais peut-être pas encore toute la portée. La réflexion mit dans mes impressions postérieures quelque amertume.

Et l'excellente madame Van der Misch poussa un soupir vers ses rêves envolés.

III

— Van der Misch, continua-t-elle, tint religieusement sa parole. Il me tenait pour suffisamment instruite et ne me proposa jamais le moindre supplément d'éducation.

— Quoi ! pas même à votre fête une leçon supplémentaire?

— Il ne m'offrait à ma fête qu'un gâteau qu'il mangeait tout seul, en mon honneur, parce que je n'ai jamais pu souffrir la pâtisserie de ce pays. Il était d'ailleurs pour moi plein d'attentions paternelles. Il achetait de magnifiques pipes, sur nos économies, parce que, disait-il, il est plus récréant

pour une jeune femme, dans son ménage, de voir fumer dans de fines porcelaines que dans de grossières faïences. Il soignait aussi fort bien sa tenue, et c'était encore pour réjouir mes yeux qu'il s'était fait faire cet habit de commodore qui lui donnait l'air d'un ara, sous son toupet blanc. Il ne buvait que du bon vin de France, afin d'avoir toujours l'esprit gai à mon service. Oh! je peux dire que peu de femmes ont été aussi gâtées par leurs maris que moi par ce faux marsouin! Seulement, il avait le devoir conjugal revêche, et c'était un homme qui redoutait vraiment trop les répétitions.

— Comment, pendant vingt ans, pas une fois?

Madame Van der Misch sourit.

— Une fois, dit-elle, une seule fois, j'eus cependant une fausse joie. Mais elle n'est guère convenable à raconter et puis l'aventure finit le plus piteusement du monde.

— Contez-là moi cependant, je vous en conjure, ma bonne madame Van der Misch!

La vieille dame se tut un moment encore. Le soleil, victorieux des nuées, embrasait la grande fenêtre et mêlait des fils d'or clair aux fils d'argent de sa noble chevelure. Le ciel éclairci semblait se mirer dans la lumière rajeunie de son regard, comme dans un double lac où descend l'image de l'aurore. Etait-ce la pourpre du dehors qui mettait un peu de sang à ses joues, ou bien la divine rougeur de la confidence qu'elle m'allait faire. Non, je vous assure qu'elle était charmante encore. Ah! quelle brute que ce Van der Misch!

IV

— C'était, puisque vous le voulez, par un soir d'hiver, un des plus froids dont on se souvienne. La Hollande n'était plus qu'une banquise, cette année-là, et la hardiesse des patineurs s'exerçait jusque sur le Zuyderzée, sous la croupe noire des grands vaisseaux figés dans la glace. Van der Misch avait reçu à souper son ami Van der Tapp, qui m'avait fait, un instant, la cour, et qui se consolait de mes rigueurs en cultivant la dive bouteille. Il était renommé comme ivrogne même dans un des pays du monde où l'on boit le plus, certainement. Mes deux gaillards s'entonnèrent, sous mon nez, les plus vigoureux bourgognes et les bordeaux les plus onctueux, sans préjudice des cruchons de curaçao qu'ils vidèrent à la santé du glorieux Focking. Comme il faisait très chaud dans la pièce où se passait cette agape, ils demeurèrent dans un doux état de bien-être, en fumant autour du poêle, et j'admirais comme ils supportaient vaillamment d'aussi franches lippées. Mais l'idée malheureuse de reconduire son ami Van der Tapp vint à Van der Misch. Il paraît qu'un froid subit développe, en pareil cas, l'ébriété, et peut devenir le plus dangereux du monde. J'appris, en effet, ce que Van der Misch n'avait pu me dire, quelques jours après que l'infortuné Van der Tapp avait été retrouvé sur

la glace d'un canal, dans un état tout à fait mélancolique.

Plus heureux, Van der Misch était rentré chez lui et je ne m'aperçus pas tout d'abord de son état. Je fus surprise toutefois de le voir retirer tous ses vêtements et se promener, par la chambre, en chemise, comme s'il avait trop chaud. Il arpentait dans tous les sens et c'est alors qu'une illusion me vint des singuliers soubresauts que faisait, par devant lui, ce pan de toile qui, seul, maintenant couvrait son ventre et le haut de ses jambes. C'était comme les oscillations d'une voile... J'étais intriguée de ce spectacle. Je n'en croyais pas mes yeux. — Enfin! pensai-je. Et je l'invitais bien doucement à se mettre au lit sans attendre davantage. Il m'obéit comme un enfant... Mais ce fut tout, et c'est comme un enfant aussi qu'il y resta près de moi... Je m'étais trompée.

Le lendemain seulement j'eus l'explication de ce mystère. M. Van der Misch jura comme un Templier en se levant et me montra, par la porte du cabinet de toilette, une lucarne qu'on avait laissée ouverte. C'est le courant d'air qui venait de là qui avait fait toute cette danse.

Et madame Van der Misch, comme honteuse de m'en avoir tant dit, baissa les yeux vers la tapisserie que ses belles mains avaient un moment abandonnée. Une nuée de moineaux s'envola de la fenêtre et s'abattit sur les pruniers en fleurs. Que les jours de printemps sont doux en Hollande et que je voudrais toute ma vie faite de ces jours-là!

AÉROSTAT

I

— Tiens, fit Cadet-Bitard en me tendant le journal, le père Toupinge est mort.

— Dieu ait son âme! répondis-je, après avoir vérifié la funèbre nouvelle.

Le père Toupinge était bien mort, professeur de physique honoraire à l'Institut de Montmorillon, sa patrie, et il est vraisemblable que ses compatriotes vont élever, avant peu, une statue à ce modeste savant.

Nous l'avions eu pour maître, Cadet-Bitard et moi, pour maître dans le lycée provincial où nous faisions nos élémentaires pour entrer dans les Ecoles du gouvernement. C'était un homme prodigieux, adorant l'enseignement, extrêmement ingénieux dans ses méthodes et qui ne souffrait pas qu'aucun principe des sciences nous fût donné sans que l'expérience en fût faite devant nous, sinon par nous-mêmes. *Nihil est in intellectu quod non etiam esset in sensu* était sa devise. C'était, à cela près, un cartésien doucement spiritualiste comme beaucoup d'hommes distingués de sa génération. Vous pensez qu'avec les ressources médiocres d'un établissement municipal ne possédant qu'un rudimentaire cabinet de physique et pas du tout de laboratoire, cet enseignement en partie double était chose malaisée. Mais le père Toupinge avait du génie à sa façon. Il cherchait, il inventait, il trouvait.

Nous en étions, à ce moment de l'année scolaire, au principe d'Archimède, et le père Toupinge venait de nous démontrer, sa craie à la main, qu'un corps plongé dans un fluide y fait une perte de poids juste égale au poids du fluide qu'il déplace, si bien que celui-ci agit comme une poussée en dessous qui le soulève si sa densité est moindre que celle de son milieu. De là à la théorie de l'aérostat et de la navigation aérienne, il n'y avait qu'un pas. Le père Toupinge le franchit brillamment, et je l'entends encore, de sa voix de crécelle, nous disant : « Ainsi, mes enfants, l'aéronaute qui veut monter dans l'air n'a que deux ressources : dimi-

nuer son poids ou augmenter son volume. » Et nous l'écoutions tout en mangeant des marrons enfouis au fond de nos poches d'écoliers. « D'ailleurs, ajoutait-il d'un air mystérieusement aimable, nous en ferons l'expérience bientôt ! »

Eh oui, mes amis, ce brave homme rêvait de nous faire faire une ascension en ballon. Comment se procura-t-il, en les louant, — de ses propres deniers sans doute — l'enveloppe de taffetas et la nacelle nécessaires, nous ne le sûmes jamais ; mais nous nous rappelons que ce fut la cité qui, très obligeamment, nous fournit le gaz, et le proviseur du lycée qui nous donna le sable qui devait servir de lest. Ce sont des actes de munificence qui ne s'oublient pas. Cadet-Bitard, Fessier-Duclos et moi qui étions les trois plus forts de la classe, étions tout naturellement désignés pour l'expédition où le père Toupinge devait jouer le rôle de capitaine. Toute la ville était en rumeur dès la veille. Nos parents, tout en nous conseillant l'héroïsme, nous couvraient de baisers, comme s'ils ne devaient jamais nous revoir. On nous avait acheté des casquettes avec des ancres en or. Comme l'ascension devait avoir lieu un dimanche, la musique des pompiers nous devait jouer le *Chant du départ*.

Oh ! le beau dimanche printanier ! Je vois encore notre départ de la grande place. M. le maire nous fit un petit discours dans lequel il nous compara à Prométhée allant voler le feu du ciel. Quand nous commençâmes à nous enlever, ce fut un hourra de la foule qui s'engouffra ensuite dans l'église dont les cloches sonnaient à toute volée et où nos mères

allaient prier pour nous. C'était une musique délicieuse passant dans des souffles embaumés d'aubépines. La terre nous faisait des adieux pleins de poésie. Nous respirions une griserie triomphale dans l'air parfumé. — « Rappelez-vous, mes enfants, au cas où je viendrais à vous manquer, nous dit solennellement Toupinge, que l'aéronaute n'a qu'un moyen pour s'élever dans l'espace : diminuer son poids ou augmenter son volume. »

Et nous montions lentement, très lentement dans une brise tiède où s'effaçaient les tons roses du matin.

II

Nous ne fûmes pas longtemps à nous apercevoir que nous avions un ballon ne valant pas quatre sous, soit que l'étoffe en fût insuffisamment imperméable et se distendît par la variation atmosphérique, soit que la ville nous eût fourni du gaz de mauvaise qualité, soit que le sable offert par le proviseur ne fût pas de poids. Toujours est-il que nous ne montâmes pas très haut et que nous commençâmes à nous promener, sans les dominer suffisamment, au-dessus des bois dont les cimes frôlaient la nacelle, et au-dessus des rivières qui semblaient s'ouvrir, béantes, pour nous happer dans leur linceul d'argent. — « Jetons du lest, enfants ! » s'écria l'héroïque Toupinge. Tout notre sable y passa et nous montâmes un peu, sans toute-

fois atteindre une zone exempte des précédents périls. Nous étions menacés de tomber sur un rideau de peupliers droits comme des pals : — « Jetons du lest, enfants! » reprit le capitaine. Les bouteilles et les paniers à provisions furent précipités par-dessus bord et un léger mouvement ascensionnel nous conduisit obliquement au-dessus d'une cheminée de fabrique vomissant une effroyable fumée noire. C'était intolérable. — « Diminuons encore notre poids! » s'écria Toupinge. Et, comme nous n'avions plus que nos habits, nous jetâmes d'abord, comme lui, nos souliers dans l'espace. Il en résulta une légère montée qui nous poussa de travers au-dessus d'un régiment qui faisait la manœuvre, la baïonnette en l'air. — « Diminuons encore notre poids! » reprit notre guide. Et il envoya sa culotte dans l'infini. Ce que nous fîmes aussi tous les trois. Puis nos gilets, puis nos vestes, si bien qu'il ne nous restait que nos chemises qui flottaient en bannières et nous découvraient aux becs avides de chairs fraîches des corbeaux qui croassaient railleusement autour de nous. — « Chemises à la mer! » clama désespérément le père Toupinge, et subitement nous nous trouvâmes tous les quatre tout nus, sous un soleil déjà mordant, honteux comme de petits Jésus. A peine avions-nous obtenu ainsi un déplacement appréciable dans l'immensité. Sournoisement, sournoisement nous continuions à descendre, ayant au-dessous de nous un lac et nous confessant tristement que nous ne savions pas nager.

La situation était critique. Toupinge, qui avait

du sang d'orateur dans les veines, mit sa main sur son cœur.

— Enfants, nous dit-il, nous n'avons plus la ressource de diminuer notre poids ; tentons d'augmenter notre volume ! — Et il gonfla ses joues, tendant son ventre en avant, après avoir avidement respiré, en nous invitant à l'imiter. Telle la grenouille de la fable voulant imiter le bœuf.

Dans cet exercice, Cadet-Bitard, qui est de nature venteuse, ne put retenir un zéphyr mélodieux qui produisit, en se délivrant, un abaissement de son abdomen.

— Malheureux ! s'écria le père Toupinge. Vous allez nous faire tomber tout à fait.

Et, de fait, une descente de quelques centimètres constata la diminution de volume total que nous avions subie par suite de cette inconvenance.

Mais en voici bien d'une autre, maintenant ! Toujours à une distance dangereuse du sol, un vent se levant subitement nous repoussa vers la ville, dont les toits se dressaient déjà comme autant de menaces. Pour le coup, Toupinge, l'héroïque Toupinge lui-même, pâlit. Etre écrabouillés dans les cheminées, ce n'était rien. C'est la mort héroïque des aéronautes. Mais ramener son équipage et soi-même tout nus, juste à l'heure où la belle société flânait sur le Mail, cependant que les dévotes sortaient des vêpres, c'en était trop ! Des gaillards de seize á dix-huit ans et un vieillard, jusque-là respecté, dans une absence de tenue pareille ! C'était la destitution, le déshonneur, l'infamie. Le père Toupinge tomba à genoux.

III

Et nous continuions à nous enfler de notre mieux, désespérés nous-mêmes, mais sans arriver à modifier sensiblement nos volumes. Nous approchions des maisons; nous passions déjà à proximité du faubourg de la ville, dont heureusement les habitations étaient basses. Mais devant nous se dressaient les pignons aigus et les clochers. Une sorte d'accalmie se fit dans l'air qui modéra sensiblement notre course. Stupides, nous regardions autour de nous, toujours nus comme des Adams bibliques. Or il advint qu'en errant à l'aventure, mes yeux rencontrèrent un singulier et attachant spectacle : dans une de ces maisons pauvres dont la toiture était à demi éventrée, trois belles filles qui ne se doutaient guère qu'on les pût voir, trois sœurs, sans doute, faisaient leur toilette à grande eau, s'étant mises si fort à leur aise que leur belle chair appétissante rayonnait dans le soleil et sous leurs grands éclats de rire. Cheveux dénoués, jupons à bas, chemises accrochées aux chaises, dans un abandon familial et telles les compagnes de Diane ou celles de Nausicaa, elles s'aidaient mutuellement en des ablutions radicales, se tapotant innocemment les fesses, jouant comme des chevrettes, infiniment inconscientes, pures et voluptueuses aussi. Je les indiquai du doigt à Cadet-Bitard et à Fessier-Duclos qui, comme moi, en tombèrent en pâmoison véhémente,

un poème d'adolescence virile chantant en chacun de nous, et des fleurs de puberté impatiente s'épanouissant dans nos âmes... Soudain, par je ne sais quel prodige, l'aérostat se remit à remonter, et, comme une barque dont la voile s'est gonflée, il se mit à courir, passant au-dessus de la ville et allant retomber dans une plaine solitaire et propice, quand l'impression de notre amoureuse vision se fut dissipée.

— Mes enfants, Dieu m'a exaucé! s'écria Toupinge en nous serrant dans ses bras. Archimède aura intercédé pour nous! — Car les savants sont aussi de grands saints devant l'Eternel!

Et ayant envoyé quérir de nouveaux vêtements chez nous, nous entrâmes très honnêtement dans la ville, à l'heure où les galantins revenaient du Mail et où les dévotes fleuraient encore l'encens brûlé durant les hymnes du salut

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

10 CENT. le numéro

EN VENTE PARTOUT
LIBRAIRES, MARCHANDS DE JOURNAUX
KIOSQUES ET GARES

10 CENT. le numéro

LES CHANSONS ILLUSTRÉES

Monologues, Duos, Saynètes, Parodies, etc.

UN NUMÉRO TOUS LES VENDREDIS

Chaque numéro des Chansons illustrées contient 5 morceaux variés, dont un avec **musique de chant**, choisis parmi les plus

Grands Succès des Cafés-Concerts de Paris

SOMMAIRE DES DERNIERS NUMÉROS PARUS :

N° 72. **La Petite Reine.** Monologue dit par Reichemberg, de la Comédie-Française.

Les Syndicats. Chanson monologuée, par Delphin, à la Gaîté-Rochechouart.

Alexandre. Romance-bouffe, *musique*, chantée par Jeanne Bloch à la Scala.

Victor Sardinette. Grande scène comique avec parlé, débitée par Bravo à la Scala.

N° 73. **La Complainte du Cocu.** Trio créé par les Minstrels parisiens au Chat-Noir.

Le Mariage aux Pruneaux. Monologue dit par Réval à l'Alcazar d'Eté.

Paillasse. Chanson, *musique*, chantée par Ducreux à l'Eldorado.

Lettre d'un Gars Breton. Lue par Arnaud à la Scala.

Une mère distinguée. Scène comique avec parlé, interprétée par Bonnaire au Concert Parisien.

N° 74. **Fille de bonne famille.** Chansonnette chantée par Denise d'Evian à la Scala.

Le Pochard du Pont-Neuf. Monologue dit par Bourgès à la Scala.

Le Rêve du vieux soldat. Chanson, *musique*, répertoire Amiati.

Le président l'Agneau. Chanson créée par Lejal aux Ambassadeurs.

Mélie. Monologue en prose d'Emile Durandeau.

N° 75. **L'Enfant à la 8e Chambre.** Monologue dit par A. Lambert, de la Comédie-Française.

Pour être décoré. Chansonnette créée par Honoré à l'Eldorado.

Dodo, mignonne! Berceuse, *musique*, répertoire Amiati.

Elle m'a lâché. Lamentation comique créée par Chevalier à Bataclan.

La Demoiselle qui a des absences. Monologue en prose de Charles Monselet.

N° 76. **La Vilaine.** Ballade bretonne. Paroles de Th. Botrel, *musique*.

Les Petits graviers. Complainte vraie. Paroles et musique de Th. Botrel.

Le Petit Grégoire. Chanson. Paroles et musique de Th. Botrel.

La Femme du bossu, d'après la chanson du *Valet*. Paroles et musique de Th. Botrel.

L'Horloge de grand'mère. Monologue en vers. Paroles de Th. Botrel.

N° 77. **La Falsification.** Actualité créée par Dranem à l'Eldorado.

La Poupée. Monologue d'E. Depré, dit par Mme Worms-Baretta, de la Comédie-Française.

Pêcheuse et Pécheresse. Chansonnette, *musique*, chantée par Debailleul à l'Alcazar d'Eté.

L'Ivrogne de Notre-Dame. Chanson monologuée par Bourgès à la Scala.

Les Prospectus. Grande scène comique avec parlé, interprétée par Jacquet à Parisiana.

Bibliothèque des Aventures Gauloises

ŒUVRES D'ARMAND SILVES

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

Effroi des Bégueules (2 volumes).
Épouvantail des Rosières (2 volumes).

Paris. Imp. P

a39003 003295309b

CE PQ 2428
.S6B5 1902 V001
COO SILVESTRE, P CONTES INCCN
ACC# 1227104